

Frederick
Lynn



*Le fil
d'Ariane*

Frederick Lynn

Le fil d'Ariane

© Frederick Lynn, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8465-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Le scénario de la guerre civile en France a déjà largement été abordé : les contemporains auront en tête la trilogie *Guérilla* (Obertone) ou *La mosquée Notre-Dame de Paris : année 2048* (Tchoudinova), mais c'est en fait un vieux thème littéraire cher à la droite nationale, de *Poitiers demain* (Randa) à *La Toussaint blanche* (Gautier) en passant par *La révolte du lieutenant Poignard* (Sanders, de Beketch), voire *La république du Mont-blanc* (Saint-Loup). Inutile donc de trop s'y attarder. Je ne puis tout de même m'en empêcher, parfois, en raison des nécessités scénaristiques, mais aussi de ma propre passion pour l'histoire et l'actualité militaires.

Mon livre préféré se rapportant plus ou moins à ce thème reste *Le camp des saints* (Raspail). Ce n'est pas vraiment une histoire de guerre, du moins pas au sens classique du terme. Livre quelque peu onirique et, surtout, prophétique au moment de sa publication (1973), il raconte le lent suicide de l'Occident, au sens civilisationnel, psychologique et culturel. Il n'en subsiste alors que quelques fins de race pseudoaristocratiques et individualistes, imprégnées de la culture de la glorieuse défaite, qui finiront à être exterminées par ceux que certains prendraient pourtant pour « des leurs » (c'est-à-dire, les partisans de l'ordre et de la légalité républicaine). Le livre n'est aujourd'hui daté que par les choses « périphériques » au récit (la mode vestimentaire, certaines expressions ou références à l'actualité mondiale). Concernant le cœur de la réflexion, non. De toute façon, une chose à la fois. Raspail narrait la façon dont le gauchisme remplaçait ce qui, pour lui, représentait le « vieux monde ». 50 ans plus tard, ce même gauchisme est à son tour devenu lui aussi une morale de vieux cons, se désagrégeant lentement, encore copié par une part inculte et/ou insouciante de la jeunesse (de la même manière qu'à une autre époque, une part de la jeunesse

copiait le gaullisme de ses aînés). Il aurait été également difficile d'anticiper la popularisation timide d'un discours pseudo-droitier cathartique, défensif et moderniste. Toujours est-il que, malgré ce que le gauchisme culturel¹ en dit, il domine encore dans les domaines médiatiques, éducationnels, culturo-artistiques et, surtout, associatifs, prenant soin de laisser à l'extrême centre néogiscardien ce qui a trait aux décisions économiques (ou de parler un peu de sécurité, car ça rapporte de l'audimat et fait gagner des sous).

Même si les subtilités politiques de la V^e constituent un autre sujet (et non plus de roman imaginaire), elles appartiennent déjà « à l'histoire », et en subissent les règles immuables. À savoir que, tôt ou tard, un collage improbable et sclérosé ne peut que s'écrouler (une utopie multiculturelle aussi, la meilleure illustration en étant « La nuit commence au Cap-Horn » par Saint-Loup, ouvrage qui résume à lui seul ce que l'ethno différentialisme a de plus logique). La façon et le moment où ça se passe... Mais la guerre civile en elle-même n'est pas le sujet du « Fil d'Ariane ». Il s'agit plutôt de ce qui se passerait « après », après une inversion radicale des valeurs et une rupture quasi totale d'avec les mécanismes de la V^e. Après que, comme le redoutent certains, « le fascisme sera arrivé au pouvoir ». Et pas « le fascisme » ridiculement et dramatiquement imputé à Marine Le Pen ou à Zemmour.

L'instauration d'un ordre nouveau font autant partie du cadre dans lequel se déroule l'histoire que la révolution de 89 et la prise de la Bastille dans le paysage mental des gens d'aujourd'hui et les conceptions légales auxquelles ils sont soumis). Bien plus, même, puisqu'il est beaucoup plus récent (deux ou trois décennies avant l'action, selon la manière dont on compte). J'avais originellement écrit cinq (ou six) chapitres à ce sujet. Ils figuraient au début du livre, pour en poser le décor. Au final, je me suis dit que leur présence nuisait au récit, constituant une sorte de digue ou d'écueil sur lequel le ton de celui-ci se fracasserait (Un paragraphe traitait en détail des pratiques culinaires nées de la révolution. Avec le recul qu'apporte la relecture du premier jet : qu'est-ce que le lecteur peut bien en avoir à foutre ? C'est mon trip personnel, pas forcément le sien). Toutefois, pour que la suite soit compréhensible, il était impossible de m'en passer. Dilemme. J'ai finalement décidé de les condenser en un. Ce qui faisait environ 50 à 60 pages n'en prend plus qu'une vingtaine. Ça a été difficile, mais, considérant qu'avec les notes que je me suis amusé à écrire sur le côté, cet épisode historique imaginaire atteint maintenant 180 pages, je pense que je ne

m'en suis pas trop mal tiré. Toujours est-il que le chapitre III jure quand même un peu avec le reste, une sorte de croisement entre un extrait de fascicule universitaire et un article dogmatique dans une brochure politique.

Cependant, une fois qu'il est lu, on peut revenir au fleuve du récit. Ce dernier prend place dans une société plutôt agréable. Il ne s'agit évidemment pas d'une allégorie du pouvoir actuel (les gentils policiers contre les vilains factieux). Plutôt l'inverse total. Alors que la Vème république est de plus en plus contestée, mauvais timing de ma part, peut-être. C'est tout (et puis bon, si on écrivait des romans en prenant bien garde à ne pas rentrer en conflit avec l'actualité...). L'histoire se déroule au sein d'une réactualisation (assaisonnée de futurisme) de l'époque pas si lointaine où, si un membre du gouvernement s'avisait de placer une virgule au mauvais endroit dans le texte d'une promulgation législative, le peuple se mettait à monter des barricades. Dans « Le fil », l'actuelle indifférence à la chose politique (réduite aujourd'hui à une sorte de match de foot entre « droite » et « gauche ») est hors de propos. Les événements ouvrant la période où se passe l'action l'ont radicalement tué. L'intérêt pour les choses politiques fait désormais partie des mentalités (et pas dans une perspective électorale). Si je me laisse aller à l'auto-louange, le « Fil » est une histoire romantico-réaliste : à vous de vous faire votre propre opinion.

Même si je déteste les utopies, force m'est de constater que ma France fasciste du futur est tout de même quelque peu utopique, en cela qu'il y fait justement, comme nous l'avons dit, « bon vivre » : les intrigues n'y sont pas encore trop dommageables/sanglantes, le quotidien y est relativement agréable ; nourriture, logement, instruction, soins, transports, travail, tout est peu cher et facile d'accès. L'insécurité relève de la fable. Conséquence logique : la liberté individuelle est assez vaste. Tout cela n'est déjà pas si mal. Ces choses posées, le récit peut prendre place. Enfin, ce récit, en particulier. En d'autres occasions, ce sont les contraintes matérielles qui constituent le moteur d'une histoire.

Les psychologues amateurs (la France raffolant de cette activité, ils sont légion) ne manqueront pas de souligner triomphalement que mon livre reflète mon caractère et même mes obsessions (incroyable hypothèse que je n'ose ébaucher : les œuvres d'art seraient-elles inséparables de la vie de leur auteur ? J'ai peine à y croire !). Ils ont tout de même un peu raison. Ma France n'est pas

parfaite, elle a été marquée par l'histoire et reste teintée d'un très léger spleen, indissociable de l'indifférence qu'on entretient des préoccupations quotidiennes et pratiques (*chéri, peux-tu passer prendre du lave-glace en rentrant ?*). Les persos se perdent parfois en blabla politique avant de se demander ce qu'on va manger ce soir. « Un peu » : je me trouverai forcément renvoyé au protagoniste. Minute, trop simple : bien que, si certains de ces réflexions et goûts sont les miens, ce n'est pas systématique. Mes défauts et qualités, quels qu'ils soient, se retrouvent chez la plupart des personnages. Au-delà, ils ne sont que des expressions des mauvais et des bons penchants les plus communs : si l'on se laisse aller dans une direction, on peut terminer comme untel, sinon, on peut devenir comme tel autre, etc. Au moins, ils ne sont pas victimes du vide existentiel contemporain et de la déprime (profonde, celle-là) résultant du pourrissement social en cours, déprime qui se « soigne » à grands renforts de Prozac, de chichon, d'achats compulsifs, de réseaux sociaux et de suicide. Celle-là, elle est assez bien illustrée dans *Une fin du monde sans importance* (Eman) : pas besoin de doublon.

Mes personnages « normaux » restent des produits de la société environnante². Ils se retrouvent mêlés par hasard à des choses dont ils ne comprennent pas toute la portée. Parfois, ils entrevoient fugacement celle-ci, c'est tout. Si l'on insiste : l'une de mes aspirations a toujours été de ne représenter qu'un « monsieur Tout-le-Monde », un « average Joe ». Seulement, dans la mesure où l'on désire rester un tant soit peu fidèle à ses idéaux et ne pas trop se trahir, c'est aujourd'hui assez difficile, voire illusoire.

Dans le « fil », c'est parfaitement possible. Marco est donc un « monsieur Tout-le-Monde » du futur fasciste. Son problème, c'est qu'il tombe par hasard dans des embrouilles qui le dépassent, additionné au fait qu'il devient inexorablement un peu fou. Les personnages « normaux » ont souvent besoin d'un petit coup de pouce pour s'animer. Celui de Marco s'appelle simplement Florence.

« Le Fil » est peut-être un policier, doublé d'un bouquin d'anticipation futuriste et d'une romance discrète. Ça tombe mal : je ne lis jamais de policiers, mis à part les enquêtes du commissaire Bougret dans les *Rubrique-à-brac* que

me passais mon père quand j'étais gosse, ou d'occasionnels bouquins de Dantec dégottés à la bibliothèque. Je trouve parfois des romans policiers dans les boîtes à livres. Ils sont souvent écrits par une personne scandinave et les méchants sont des skinheads néonazis ou des millionnaires incestueux. Ce n'est pas très séduisant, mais tant pis, il faut que je comble cette lacune.

Le futur de mon premier roman, *Taurus* (écrit, mais non encore paru) était un tantinet trop lointain, temporellement parlant. J'ai donc décidé de me rapprocher un peu plus de notre époque. « Le fil » ne se déroule pas très longtemps après que le lecteur commence à lire le livre, soit trois ou quatre décennies plus tard.

Le premier jet était enregistré sous divers titres de travail, kitsch et naïfs (qui n'étaient pas destinés à sortir de mon programme de traitement de texte). L'un d'eux était *La rivière éternelle* : ça ne sonnait pas, c'était long et surtout, j'ai découvert à mon grand désarroi que c'est le titre d'un livre écrit par l'Empereur Tetricus, dont des extraits figurent dans une extension (« Empire Divided ») de *Rome II Total War*, un jeu PC. Bizarre, je n'avais jamais entendu parler de ce livre. Je recherchais avidement le bouquin, jusqu'à ce que je réalise qu'il n'existait que pour le jeu. Merde, je voulais le lire, ça m'apprendra à être geek, mais, en fin de compte, mieux vaut être geek que démocrate. Page blanche, torture cérébrale. Soudain, cela semblait évident : une expression classique, « Le fil rouge », puis une autre, « Le fil d'Ariane ».

Je vous laisse donc entamer une lecture. J'espère qu'elle vous plaira, ce qui, après tout est la plus importante qualité d'un roman.

Frédéric Lynn

*Je remercie chaleureusement mon ami Hugues Sauveresl pour sa relecture et ses suggestions.

« Il n'est pas possible de transformer la terre en paradis,
il faut juste l'empêcher de devenir un enfer. »

Patriarche Paul de Serbie

I

Crachin. Ciel gris. Un gris timide, gris presque perle, mais sans la conviction suffisante pour avoir cette couleur. L'autoroute défilait. Enfin, c'était plutôt le fourgon qui défilait, comme sur un canal. Le fossé interminable la longeant était rempli d'herbe un peu verte, mais encore brunâtre : l'on n'était encore qu'en septembre. Derrière les guillotines à motards, les sommets de structures utilitaires diverses se perdaient, se succédaient et se confondaient. Un panneau indiquait l'arrivée dans une grande agglomération (cette fois, Orléans).

Marco reprit une gorgée de la canette *Mutant* qu'il gardait dans la main : goût de chimie lourde, trop sucré, à présent tiède et éventée. La tempe posée contre son anorak roulé en boule contre la vitre, il contemplait la route et la pluie. Un livre reposait sur ses genoux, mais il n'avait plus envie de lire. Ses écouteurs étaient silencieux. S'abrutir en regardant dehors et somnoler lui suffisait largement.

Malheureusement, l'entrée dans Orléans signifiait qu'on s'y arrêterait : interruption de sa confortable torpeur. La Loire passa sous eux. Marco se força à ouvrir un peu plus les yeux pour lui jeter un regard en passant. Devrait-il avoir une envolée lyrique interne ? Le fleuve signifiait tellement de choses, en avait tellement vu... Marco n'arriva pas à dépasser un bref sentiment négatif. Ce n'était que de l'eau, d'aspect sale, et dont on voyait le fond. Et dangereuse, avec ça. Il croyait se souvenir que la Loire était pleine de tourbillons. *Plus bas, près de son embouchure, sûrement. Mais ici ?* Pour couronner le tout, même si cela remontait à plus de deux siècles et demi, on y avait aussi noyé du monde. Les « mariages républicains » dans la grande « baignoire nationale » ne lui disaient pas plus que ça. La seule chose en faveur de la Loire était son homophonie avec le petit animal.